

Les Fileuses

Samir Mestiri

(Poèmes)

publié dans la

RAL, M

n° 45

décembre 2008

www.lechasseurabstrait.com

1 Matinal

Derrière les branches nues
pointe
le chant du monde
et
un ailleurs gris
L'arbre lève les bras
Et
prie le ciel qui tisse
ses nuages

Le temps se fige
La feuille rêve son bourgeon
L'horizon ses couleurs
Et
Le mort son retour

Derrière les branches nues
se réveille la rue
Et
Ses moteurs
Le chant du coq
Dessine le matin
Qui s'apprête à quitter
Sa nuit
Entre les branches nues
se faufile un rayon rouge
né de l'écume et des songes.

2

Deux ailes
jaillies

du ciel
Ont niché
Dans
le sillon
des vagues
et
racontent
à
la mer
l'odyssée
des nuages
Et
des âges .

3

L'aube blanchie
s'effeuille
dans
les vagues
ruelles
Qui
défilent
A
l'ombre
Pâle
Des lampadaires.

4

Avril
charrie
ses fleurs
comme
un chant
d'aurore.

5

Quand
le jour
levant
embrasse

son horizon
rouge
La nuit
plie
ses voiles
et.
glisse
Sur
les murs
De
mes songes

6

Elle
Vague
Dans
Les décombres
De la
la ville,
habillée
de
senteurs
et
de pleurs.

7

Ce matin
la vieille
tortue
Se réveille
Lentement
Dans
le pré
des amours.

8

Tu
Passes
Devant
la mer

Impassible
Comme
un destin
clos
Et
tu
ne regardes
ni les vagues
Ni les mouettes
Flottantes
Des
des nuages
filants.

9

Tu marches
Sur
la grève
Et
tu te souviens
de
ces voix
dissipées
D'un autre âge.

10

Brodés
d'émois
et
de nuées
les orages
rugissent
et éclatent
dans
le ciel
en fête.
Le vent
entêté
Dévide

les nuages
engourdis
Comme
une chevelure
songeuse.

11

Sur
des rails
ensablés
Et
sans fin
Les hommes
A la dérive
Glissent
Comme
des épaves
Entre
les doigts
Du
Temps
Câlin.

12

Et
ton regard
épuré
comme
un doux
mirage
naît
De la braise
Qui
aussitôt se brise.

13

De joie
Et d'espérance,
Les capsules
Des coquelicots

Explosent
à
ton passage

14

Un air
de volupté
frappe
à la porte
de la ville
étalée.

15

Babylone
étouffée
se réveille
Sous la pierre
Et
Dit
au matin en feu:
« Je vivrais toujours »

16

Demain
est
un autre jour
exaucé
et
ouvert
Sur
la mort
Et
la mer.

17

Patiente
Et
exhaussée
La nuit
Fileuse
D'étoiles

et
de songes
jette
Ses voiles
Noirs
et lourds.

18

Dans
les sillons amers
Se croisent
Le chant
de l'étourneau
Et
ta voix
Priant
le ciel
fardé.

18

La mère
Berce
En chantant
le bébé
Qui dort
Dans
le fort
fermé.

19

Sous
tes pas
folâtres
Le sable
fuyait
Comme
ce jour
Qui se noie
Dans
l'écume.

20

Par
un matin
d'hiver
Les mots déterrés
Fusaient
En lambeaux.

21

Et
Le vers indocile
t'emportera,
Loin d'ici.

22

Au fil
des regards
absents
Et
des mots
graves
ton souvenir
se fait
Et
Se défait.

23

La brise
tendue
Se joue
De ta
Vaste
chevelure
Et la
Houle creuse
les voies
de
la nuit
virginale.

24

L'aurore
Reprend
heureusement
ses soleils
Et
Le soir
ses étoiles
Qui
s'enroulent
dans
le ciel serein.

25

Le son
De
ta voix
impérissable
Remonte
Les dunes
filantes
De
l'oubli,
Une
A
une.

26

Dans
le ciel
en cendre
Les songes
tus
Fleurissent
Tels
des éclairs.

27

De vague
en vague
Enfin

Une vague !
La vague
L'ultime
Qui
t'emportera
fermement.

28

Le goéland
ouvre
Ses ailes
argentées
Et
Psalmodie
le chant
de l'écume
folâtre.

29

L'azur s'égare
et
chuchote
Tendrement
Ton nom
froissé
Aux hirondelles
Et au vent
Qui s'embrassent
Sur
l'écume
du temps
Recommencé.

30

Le
Crépuscule
goulu
Se blottit
Entre
tes seins

Et
le jour campe
sur
Tes mains
étoilées.

32

Les miennes
années
grises
ou
bleues
Vaguent
en silence
Vers ton corps
Happé
Par
Les vagues.

33

Je renaîtrai
alors
Cendre
et
feux
Dans
un nid
de mains
songeuses
et
matinales.

34

A
l'aube éclose
Je prends
un café
Que
je remue
lentement

comme
On
Remue
un souvenir.

35

Un ciel d'hiver
changeant
Chante
Les embruns
Des lames
Molles
Qui
remontent
des fonds
Et
t'appellent.

36

Ton
Sourire d'enfant
Est
une
Houle indocile
Et
ineffaçable.

37

Sous le soleil
de mai
La ville
pétille
En écoutant
Le Chant
ivre
du pinson
Caché dans
Le froufrou
du vent
rieur.

38

des
Voiles
Dansent
sur
Des vagues
ourlées
L'horizon
Avale
en silence
ses barques
Vagabondes
Et toi,
Haussée
sur
le fâte
De
mes
songes.

39

sur
le sable
mes pas
retracent
ton pas
suprême
Et
ton corps
joue
avec
l'embrun .

40

Telle
une sirène
Délestée
par la brise
molle,

Tu chantais
Sur
la grève,
Nue.

41

Jusqu'à
la fin
tu forgeras
la sève
De
mes rêves.

42

Une voix
D'orphée
A Surgi
des ordures
Une voix
Qui
Dessine
La tempête
Et
les vagues
de l'oubli.

43

De l'autre
Côté
de la vitre
Deux
petites silhouettes
Penchées
Sur
des filets
Vagues
Glissent
Sur
des eaux
claires

et
sans souci.

44

des rameurs
chantants
remuent
Les larmes
De
la brume
muette.

45

Cet homme
Est
seul
face à
la vague
tisseuse,
il
Se souvient
de
ta voix
Volée
à la rumeur
De
la ville étonnée.

46

Un Horizon
se meurt
Un autre
renaît
La houle
Tangue
Et te
répète
Doucement
« Prends ton temps ! »

47

Le temps
Se souvient
du vieux
Marchant
entre
Les orangers
Et
les escargots.

48

La brise
empressée
de mai
Soufflait
Dans
Ta
Dentelle
Volante.

49

Avril
Percera
De
mes cendres
Et
le matin
exultera
Au bout
du chant
du merle.

50

Mon temps
à moi
Est
Une couturière
qui
Façonne
Du bout
des doigts

Mes vers
Et
mes joies
d'enfant.

51

Le bonheur
Est
une terre
d'exil
Où fleurissent
Des suaires
Et
des lueurs.

52

Sur
le quai
du port
On chante
La vague
des tréfonds
Qui
Emporte
les esquifs
Tremblants
Et
Changeant.

53

Enfin
un sourire
et
la nuit
t'invente,
vagabonde
entre
les fibres
du
jour blême.

II-La rue

1

Au café d'en face
Les hommes assis regardent.
Un je ne sais quoi.
Un je ne sais qui.
Une passante
Un voile noir passant
Un passant
Une voiture
Un vélo
Une poussette
Une calèche
Un chat
Une femme à la fenêtre
Une fenêtre sans femme
Une femme sans fenêtre
Un moineau sautillant sur le trottoir
Le port d'en face
Les barques amarrées
Les voiliers qui dansent
Les marins qui remaillent leurs filets
L'arbre qui frémit
La feuille qui survole la tête des passants
Le bus qui crache ses passants.

2

La rue qui fait tourner ses passants.
La rue qui avale ses passants.
La rue qui fascine ses passants.
La rue qui fait rire ses passantes.
La rue qui raconte ses passants d'antan.
La rue qui fourvoie ses passants.
La rue qui effraie ses passantes.
La rue qui imagine ses passants.

3

La rue passante sans passants.

Les passants de la rue sans passants.
La rue qui ne laisse passer qu'un seul passant.
Cette foule en colère qui enrôle ses passants.
Cette foule qui attend de passer sur l'autre rive.
Où se trouvent d'autres passants.
Ce fou qui se met nu devant les passantes.
Ce chat agonisant implorant les petits passants.
Cet aveugle qui marche en suivant les voix des passants.
Cette femme qui chante pour les passants.
Ce mendiant qui tend la main aux passants.
Ce cireur qui raconte son histoire aux passants.
Ce barbu pieds nus qui demande quelque chose
Aux passants.
Ce fou qui parle aux passants.
Et que personne n'écoute.
Cette folle qui fait la leçon aux passants.
Ce retraité qui lit son journal.
Sans regarder les passants.
Et ce passant aux lunettes noires
Qui s'intéresse à tous les passants.
Cet homme qui guette ses passants.
Cette nymphe qui sourit à tous les passants.

4

Cette mort qui attend ses passants.
Ce temps qui fuit comme un poisson.
Ce vendeur de poissons qui appelle les passants.
Ce mort qui passe parmi les passants.
Qui le saluent en passant.
Ce bleu du ciel
Qu'on implore pour ce passant.
Ce crieur public.
Qui cherche des oreilles passantes.
Cette divine passante
Qu'on admire en passant.
Ce fumeur de narguilé qui hume
Les effluves de la dernière passante.

En songeant à toutes ces vies passantes.
Cette passante poursuivie par un passant.

5

Et
Ce petit passant
Qui pleure en s'accrochant au sari de la passante.
Qui a déjà trépassé.
Et moi passant
Parmi les passants
Comme un passant
Qui passera
Ceci étant dit en passant.

III - UN REGARD

Dans les rues
Les mille voix
Croisent
Les mille regards.
Des regards de passants
Effarés.
Des regards obscurs
Des regards lumineux
Des regards rageurs
Des regards vagues
Des regards indolents
Des regards implorants
Des regards fuyants
Des regards mordants
Des regards voilés
Des regards éclairs
Comme la foudre
Comme un orage
Qui éclate soudain
Des regards bleus
Des cieux lointains
Des mers azurées

Des rêves infinis
Des regards émeraude
Noyés de songes
Et figés
Dans le marbre
De la chair
Des regards noirs
Comme l'éternité étoilée
Comme ce café
Comme cette tombe
Qui nous regarde
Et nous attend
Dans les rues
De la ville
Éclosent et meurent
Tous les jours
Des regards gris
Glissant très lentement
Comme les nuages
Chargés de larmes
Dans le ciel
Rampant
Vers la mer
Vers les lointains
Incertains et sibyllins
Des regards rouges
Des regards revolver
De grues publiques
Qui guettent patiemment
Les dociles amants
Eberlués
Des regards assoiffés.
Mystère est femme.
Mystère est ton regard.
Mystère est ta voix.
Des regards vidés
Des regards absents

Des regards partants
Des regards brisés
Des regards amarrés
A d'autres rives
A d'autres ports
A d'autres dieux
Des regards bas
Des regards accrochés
Au ciel bleu
Des regards finis
Des regards rieurs
Et toujours folâtres
Des regards légers
Comme la plume
Et qui transportent
Loin très loin
Des regards flétris
Par les pleurs
Et les rêves
Des regards muets
Qui vous parlent
De leurs affres
De leurs peurs
Des regards fauve
Qui vous caressent
Et vous dévorent
L'espace d'un temps
L'espace d'un regard
L'espace d'un feu
Qui vous terrasse
Et vous abandonne
Sur le trottoir
De la ville
Qui te regarde.
Dans les rues
De la ville
Passent des regards

Et des regards
Simples ou fardés
Voilés ou dévoilés
Chastes ou lubriques
Doux ou ravageurs
Factices ou authentiques
Que de regards
Qui se croisent
Qui se toisent
Qui se cherchent
Qui se recherchent
Qui se plaisent
Qui se soupèsent
Qui s'admirent
Qui s'adorent
Qui s'embrassent
Qui s'enlacent
Qui se touchent
Qui se frôlent
Qui se détachent
Qui se bousculent
Qui se heurtent
Qui s'écrasent
Qui se foudroient
Qui se tirent
Qui se tuent
Qui se font
Qui se défont
Qui fondent doucement
Comme du miel
Qui se côtoient
Qui se parlent
Qui se cajolent
Qui se nouent
Et se dénouent
Qui s'appellent
Qui s'invitent

Qui se tiennent
Par les yeux
Et par les cils
Qui se murmurent
Qui se disent
Des mots esseulés
Des mots dépeuplés
Des mots solitaires
Des mots SOS
Des mots brisés
Des mots fous
Des mots solitaires
Des mots enfant
Des mots ailés
Des mots regards
Des mots fenêtre
Des regards parlés
Des regards perlés
De nymphes fugaces
Des regards tus
*Des appels d'enfant
Des enfants sans
Cris ni appels
Des mères sans
Enfants ni appels
Des appels déchirants
Comme le rêve
ET
Comme ton regard.

IV -Les mots

Mes mots chantent et déchantent.
Des mots d'antan et de demain.
Des mots d'ici et des lointains.
Des mots éculés.
Des mots déterrés

De l'oubli et des souvenirs.
Des mots béants.
Des mots pétrifiés
Des mots ensevelis
Dans le rire éteint
De l'enfant
Des mots à n'en plus finir
Des mots à redéfinir
Des mots nouveaux
Des mots de tripes et
De songes
Des mots d'autres
Des mots qui sauvent
Des mots qui tuent
Des mots rien que des mots
Mais un seul mot me tient à cœur
Un mot Dieu et enchanteur
C'est vivre.
Vivre avec
Des mots du ciel bleu
Des mots du ciel gris
Des mots muets
Des mots tonitruants
Des mots fugaces
Des mots pesants
Des mots volants
Des mots blancs
Des mots noirs
Des mots debout
Des mots vautrés
Des mots enfants
Des mots fielleux
Des mots coupants
Des mots flétris
Des mots frais
Des mots amers
Des mielleux

Des mots travestis
Des mots martelés
Des mots entraînants
Des mots entraînés
Des mots bâton
Des mots battus
Des mots décapants
Des mots torturés
Des mots hurlants
Des mots pourris
Et des mots germés
Des mots et des mots
Rien que des mots
Pour en rire
Et pour en pleurer.

1- Rien

Ces ombres qui murmurent
Au fond du café
Bruyant et enfumé
Ne pensent à rien.
Ne cherchent rien.
Ces corps qui murmurent
En égrenant doucement
Le temps qui s'écoule
Et s'étend comme un félin
N'ont plus la foi.
Ils n'ont plus rien.
Que leur petite voix raillée
Par les années emmurées
Dans le silence profond
Des bas-fonds poisseux.
Ils n'ont plus
Que
Le lourd silence
Pour taire

Les vieux souvenirs
Qu'ils traînent et ravalent
Au gré des mots et des sons.
Ces voix qui se souviennent
Sont celles de ceux qui n'ont rien.
Celles de ceux qui ne sont plus rien.
Celles de ceux qui n'étaient rien.
Celles de ceux qui ont été aux enfers.
Celles de ceux qui n'attendent rien
Des hommes et des cieux.
Du murmure des jours
De ses couleurs et de ses lumières
De ses fastes et de ses fards
Ce sont les voix des vieux
Qui ne disent plus rien
Et qui sont déjà loin
Ces voix qui murmuraient
Au fond du café
Ne sont plus rien.

2- Aime

Quand le vent pousse
Ses vagues
Sur les épaules nues
De la belle des rochers.
Quand le soleil
Fébrile
Crache son feu.
Quand le ciel bleu
Invente ses nuages.
Quand la mer déroulée
Reprend à l'aube
Rosée
Sa douce lumière
D'avril...
Aime

3- Dans l'air du temps

Elle frémissait
Dans la brise
Dans son regard marin
Les souvenirs
S'embrasaient
Et se noyaient.
Dans sa chevelure
Dansante
Glissaient les vagues
De mes désirs.
Et
Les bateaux amarrés
Aux lointains.
Sur ma table
Un verre de thé
Fumait
Langouusement.

4-Femmes...

Et ces femmes qui tanguent
Sur des gondoles de rêves
C'est la mer
Qui roule ses couleurs
Nacrées
Et ces bleus d'été
Qui fuient
Pas à pas
Vers des horizons
Vagues et ouverts.
Et ces goélands qui voguent
Dans le bleu
Des vers
Répétés
Ici et ailleurs !

5- La mère

Les bras qui accueillent
C'est toi.
Les mots qui bercent
C'est toi.
Les sourires qui rassurent
C'est toi.
Les baisers qui réchauffent
C'est toi.
Mais ,
Un jour, l'espace d'un instant
Le temps s'arrête pour toi.
Toi qui n'a plus personne à accueillir
Toi qui n'a plus rien à bercer.
Toi qui n'a plus personne à réchauffer
Le temps s'est arrêté pour toi.
Il a refermé tes bras.

Il a crispé ta voix.
Il a figé tes petits pas.
Le temps te réduit en poussière
Pour te conduire vers la lumière.
Vers la lumière brûlante du souvenir
vague et lumineux.
De tes petits pas
Qui traînent dans les savates d'antan
Le souvenir
De ton café et de ton pain
Du froufrou de ton sari blanc
De la musique de ta voix
Happés par le temps
Et le linceul blanc
Momifiant
Ton corps livide.
Vide
Désormais est ton regard.
Vide
Désormais est ta tombe.
Car
Le temps t'emporte.
Le temps te reconduit.
Et te berce.
Le temps te reconduit et te berce.
Le temps t'emporte.
Le temps
Te berce.
Te reconduit.
Et t'emporte.

6- Nadine

-Pourquoi le mouton ne parle plus ?
Dit la petite Nadine.
-C'est la fête lui répondit –on

La petite fille regarde le mouton
Blotti dans sa robe blanche
Empourprée et endeuillée
Il rêve
Sereinement
Aux verts paradis pastoraux
Et à ses frères qui pleurent
Qui attendent
Tranquillement
Mais
La fête empourprée
Les emportera loin de chez eux
Derrière le béton
Ils se souviennent
Des soirées d'hiver
Passées
Dans les bergeries
A ruminer les rêves
Pétris de pâquerettes
Ensanglantées
D'herbe tendre
Et de trèfles d'amour
Au flanc palpitant.

7- Chinguetti

A Chinguetti
Il y a du sable et des dunes
Ce sont les dunes de sable
Il y a des pierres et des roses
Ce sont les roses de sable
A Chinguetti
Il y a des maisons en terre
Entourées de sable et de pierres
Ce sont les vieilles maisons en terres
De Chinguetti
Avec leurs portes sculptées

Par le temps et le fer
Derrière
Leurs murs en pierres ocre
Il y a des beautés
Fines et légères comme le sable
Et le vent
Comme ce ciel toujours bleu
Et éclatant
A Chinguetti il y a les enfants
Du désert et du sable
Qui écoutent la chanson des vents
Et les contes d'antan.

8- Que dire ?

Que dire du temps à vivre ?
Que dire ?
Que dire du silence et de la violence ?
Que dire des guerres et des bombes ?
Que dire du ciel qu'on viole
Et de la foi sans Dieu ?
Que dire des mots à dire
Ou à ne pas dire ?
Que dire à la face du monde ?
Que dire à la mer ?
Que dire
Que dire à la nuit ?
Que dire à la mort ?
Que dire à cette vague ?
Que dire à ce bleu du ciel ?
Que dire au froufrou du vent ?
Que dire à la brise ?
Que dire à cette sirène qui passe
Devant la vague ?
Que dire de la houle et de la chevelure ?
Que dire ?
Que dire à l'embrun et à la roche ?

Que dire au sable et à l'oubli ?
Que dire du souvenir et de la braise ?
Que dire des enfants du Biafra ?
Ou des favellas ?
Que dire à ce moineau qui vole ?
Que dire à ce regard d'ailleurs ?
Que dire quand on n'a plus rien à dire ?
Que dire sans toi ?

9- Jour et nuit

Enfin
Le soir ému a plié
ses couleurs
magiques
Le vide noué
A retenti
Dans les cimes
Obnubilées.
Cris et silence
Chants de guerre
Linceul glissant
Dans le ventre
De la terre.
Jaillit
Un Cortège
De sons
Et de lumières.
Jactance et fête
silence opiniâtre
des étoiles
Dans les ténèbres déjouées
Songeant à la vie autre
Qui s'enroule clopin-clopant
Les fenêtres sans paroles
s'envolent
En s'épiant

Il n'est plus
Que joutes et brisures
Morts pétrifiés
Qui s'appellent.
Chant de rossignol.
Demain il fera jour
Un autre soleil chassant la nuit
S'en ira vers d'autres firmaments
Vers d'autres absents
Un autre ciel jaillira de la mer
Et de ses vagues écumes
Remontant les dunes
Des courants
Le jour ocre déverse
Ses gerbes
Dans le bleu rougeoyant
Des illusions
Voir
Le ciel et ses étoiles
La terre et ses fleurs
La mer et ses vagues
La rose et ses perles
Le soleil et ses feux
Le ruisseau et ses pierres.
Voir
La nuit supplier le jour
Un autre rêve s'est glissé
Dans le creux de ma nuit
Voir
La nuit supplier le jour
Le jour déménager
Et courir comme toujours
Avec ses heures en cortège
Et son soleil en éclaireur.
Dans sa course sans rides
Il enfile le vent et les nuages
Il tire des cordons de lumière

Sous des nuages songeurs.
Voir
La nuit égrener son chapelet
De crépuscule
Et
De silence
Voir
Derrière cette fenêtre
Un homme
regarder les murs blancs
Que le noir découpe en carrés
Et cette fenêtre sans vie
Qui bat de l'aile
Voir
Cet homme
Qui inventait
Sa poussière d'images
Voir
La nuit déplier sa voilure dans le ciel
Qui écrase.
Voir
Le soir pleuvoir
De jasmins
Sur la véranda
Et cette lumière d'outre tombe
Qui baignait le jardin
Et la mère
Qui s'éclipsait
Lentement
Comme un songe renflé
Qui se faufilait entre les arbres
Qui embrassaient la nuit
Qui commençait à tisser ses toiles
De fée.
Voir les années ourdies
désarter
Nos rêves d'enfant.

Chaque soir
L'horizon défardé
Nous apportait ses flots
de mots
Légers
Genèse nocturne dans le brouillard
Emietté
On s'agrippait à la nuit
Pour esquiver l'aube naissante
Et pour aller au bout du rêve
Au bout de nous-mêmes.
Au bout de la flamme défunte
Dansait
La lanterne du jardin qui racontait
Toujours la mer et ses dunes
La vague et ses barques
Le puits et ses histoires
Les larmes du ciel
et la beauté des choses.
Le soir sans étoiles
Charriait sa musique
Pris au piège du vent
de la rosée
Et des ronrons du chat
Qui dormait à nos pieds.
L'aurore rouge se déchire enfin
Un soleil frileux surgit
Et le chant du retour se désagrège
Comme un rêve
Pinsons roseaux oliviers
Jasmins grenadiers orangers
Et lilas tremblants
La brise écorchée
Entame sa valse des lointains
Chantants
Les chauve-souris vaguent
Dans les airs délestés

De nos mots saturés.
Je me souviens d'un temps où
La liberté guidait nos pas dans le noir
Nous marchions sur le sable
Cœurs et mains liés
Grisés par les vagues
Le vent l'embrun
Et les cris des goélands
Nous serrions l'avenir
Dans nos mains
Des mots en fête
Nous berçaient
Puis
Il y eut ces grands départs
singuliers
Dans la nuit
Le rideau se leva sur des lits d'absents
Des chambres vides
Des chaises vides
Un Patio vide
Des décors absents
Des pas absents
Des voix absentes
Des mots absents
Des savates absentes
Des pains absents
Des couloirs vides
La blancheur du sari absent
Le jardin vide
La danse de l'absent
Eblouissement
Murmure
Des jours écoulés
Murmure
Des murs discrets
Murmure
Des voix éteintes

Murmure
Des regards muets
Qu'on ne tient plus entre ses bras.
Murmure
Du bleu qu'on ne cerne plus
Murmure
Des silences qu'on n'entend plus
Murmure
Des mots qu'on ne dit plus
Murmure
De la mort qui file le jour et la nuit.

10- Le cireur

Dans cette rue passante
Et sans soleil
Balayée Par les vents
Et la peur,
Le dos contre le mur
Il s'assoit
Sur un tout petit tabouret en bois
Il attend
Il regarde
La foule qui va et vient
Tournée dans les cafés du coin
Entre les tables bruyantes
Il se fait tout petit
sur son petit tabouret en bois
Il cire
Il brosse
Il cire
Il lustre
Et écoute
Sans mot dire
Les souliers fiers et impatients
Du printemps
Dans ce café qui grouille

Qui bruit
Qui joue
Qui fulmine
Qui s'enflamme
Qui enfume
Qui s'amuse
Qui regarde
Qui admire
Qui médite
Qui rêve
Qui attend
Sans mot dire
Sans sourire
Sans regarder
Le petit homme à la blouse grise
Qui sort du café
En portant son petit tabouret
Et son repose pied.

11 - Mots et écume

Au bout de mon regard
une sirène se faufila
Entre les vagues et les vents
Sa chevelure de majesté
se mêla aux mots
Et à l'écume
Le soleil noyé dans les vagues
Tremble
Au bout du regard un homme
Court sur la grève.
Sur la page blanche
De l'écume le vent a gravé sa colère
Et ses mystères
La belle nimbée
s'agrippe aux mailles des vagues
Qui tangent

Ses mots pétris de feuilles
Et de désirs
Brodent mes émois et
Mes lubies.

12 Vision

La terre se réveille au froufrou des vagues
Molles
l'aurore a jailli dans un champ
d'étoiles
Le sable brûlant trace le regard
De l'absence
Le vent bleu se joue
de la crête des vagues
Et de la Poussière d'écume
La mer lasse de silence
a plié l'onde émue
Comme un Rêve d'ailleurs
ou
Comme une rumeur volée
à la brise
Le printemps frileux
invente ses bourgeons
et
Le ciel sa toile
Son feu assagi se déverse
Sur des linceuls fleuris.
Je te façonne au bout des mots
Les orages sont domptés
Les limbes de mon exil s'achèvent
Sur des épaves remaillées.
Mes mots s'égrènent
Et s'effeuillent
A ton corps foisonnant.
Ceci est le chant de la
La vague,

mur suprême de l'oubli,
chuchote
à la mort indocile
et
La voile vague à l'horizon
Frémissant.
Nuages bas
Le ciel se terre dans des yeux
Lourds de songes
Le soleil se lève
et fait ses premiers pas d'enfant
dans La ville
transie.
Les syllabes disent la joie
Les chaînes libèrent
Leurs colombes
la mer est
Dénouée enfin.
L'aurore jaillit dans le froufrou
Des étoiles
Le regard se brise
dans la poussière d'écume
Les mots de l'exil s'égrènent
En silence
En chantant l'infini du sens
la voile force l'horizon
En portant des nuages rosés
La mort libère le corps
Les rochers inventent leurs vagues
L'heure forge le souvenir
Et appelle la rose
Ta main se réveille
Sur les suaires blancs
Mon rêve se retrempe dans la sève
Du vent
Le crépuscule trace ton image
Eblouie

Ton regard fleurit d'illusions
Et de rage
La chair de ton silence
Crépète dans mes veines
Mes mots en deuil songent
La couleur du soir
Mes vers sanglés
Germent
Dans les larmes répétées
De l'océan
Ta chevelure
Est un laps de deuil ensoleillé
La brise bourgeonne
Dans un ciel sans mots
Ta voix cendrée
Perce le vide éthéré
Le champ d'astres s'effeuille
Jusqu'à l'oubli
Les graines de ton souvenir s'envolent
Dans les brisures du ciel
Et
mon horizon n'est qu'une onde
Sans fard.
La mort est une main tendue
les tombes sont
Vides de sens.
Ceci est une terre d'exil
Le matin renaît de ses cendres
le rêve est une sève
intarissable.
Brume pesante sur le port incertain
Chant de marins
ivres.
Senteurs crépusculaires
dans les venelles
fébriles
le cordage vibre

dans les plumes
des martinets noirs
la ville chante la misère
et l'oubli.
La voix monte jusqu'aux
fibres de la nuit
le silence ruisselle
d'émois
un vague sourire
Se dessine dans la foule
Etonnée.
La jolie rousse
a dompté la blancheur du jour
entre ses seins
Pointus.
Mes vers haletants
se meurent dans un regard
inventant la lumière.
Ceci est un écran chagriné.
La brise danse sur la braise
Le jour a repris sa houle
Les ailes des goélands psalmodient
Leur prière
UNE voix frêle chante
contre la mort
De grosses vagues
jaillissent des rochers
Alignés.
Entre le café et le port
Il y a des pierres blanches
et sans voix
des enfants nu-pieds dansent
entre les tombes
Perchées.
Au fil des heures
Ils chantent et dansent
Ceci n'est pas un souvenir.

Un vaste rayon
Embrase la terre
Et se pose sur la ville
Endormie
Le rêve se forge dans la rose.
et
Dans le creux de ta main
Le matin se pose doucement
Les esquifs tremblent
sur des lames
Qui s cabrent
En chantant la chanson du vent.
Ceci n'est pas une image
Les gerbes noires se brisent
A ton passage
ce regard est un horizon
sans phare
demain
poussera un autre jour
sur des suaires en pierre
avril percera de ses cendres
et le pinson
chantera sa chanson
des larmes monteront au ciel
et se feront
voix et tonnerre.
Réveils des ailes
Et senteurs de printemps
éternel
Les larmes se font suaires
Et rose
Au delà du mur est
La ville
Au-delà de la ville est
La mer
Au-delà de la mer est
Le silence

Au delà du silence est
Le phare dans la brume.
Songes libres
Chants et danses
A l'horizon
Rêve forgé dans les cendres
Les plumes s'envolent
Les esquifs glissent
La voile est d'ailleurs
Et le matin se retrempe
dans la sève de la mer
Le vent psalmodie sa prière
Dans le vent.
La colombe
File sa lumière blanche
Rumeurs
Dans les vagues.
Ton sourire est un havre
Où poussent des tombes d'oubli
Le crépuscule trace
Sa toile docile.
Le jour est dompté
Ses perches bleues tremblent
De joie
Sous le bleu étonné
la ville prend des ailes
et songe au temps.
Les vermines putrides sont foulées
Le pain des humiliés
Se charge de sève fielleuse
La chair amère des mots
Jaillit tel un éclair
Le verbe est de boue et de rage
Le ver ronge l'illusion
Le silence crépite
Dans les songes
Les mots avortent

Les morts sèment à la volée
leurs graines.
Ce regard est une quête
Dans la fange.
Les étoiles
Se taisent dès potron minet
L'exil s'égrène en silence
Et l'horizon rosit
La voile filante
Le mot libère la mort
Ton souvenir forge les heures
La rose éclot dans ta main
La sève rêve dans le vent
Ton image retrace
Le crépuscule
L'illusion est la fleur de ton regard
Le vide de toi épouse ton corps
Et mes mots s'endeuillent
De la couleur du soir
Ils bourgeonnent
Dans ta voix éthérée
Le ciel cendré
Découpe mes syllabes
Ton souvenir s'envole
Comme une graine
Ou comme un horizon fardé.
L'écume fleurit à l'horizon
Comme un rêve
Ou
Comme un espoir
étrange.
Le vent scande ses notes
Les heures comme les pierres
Se brisent sur le récif du silence.
L'absence est lourde
Les rayons du jour
filent mollement.

Dans mes vers
La main est songeuse
Ma voix est prière
La mer se joue des couleurs
Du ciel
Et de la rousse des sables.
La vaste nuit est déliée
Le jour a pointé
Sur des songes d'ailleurs
La ville se couvre
Les rêves sont forgés
dans le noir
L'écume est scandée par la houle
Des émois.
Tu regardes la mer
Comme un marin heureux
Le vers est brodé à satiété
Et tu t'étonnes des lames
Qui germent dans le vent.
Ta pensée captive redit le feu
Des regards
Mes yeux sanglés
N'ont plus de voix
ta chevelure est un reniement
le sens est un instant de deuil
et les rêves s'achèvent
sur des éclairs obscurs.
Ce matin la ville
Est rumeur de sable
Contre les vagues.
Sous la
Brise du printemps
bourgeonne un ciel
En pleurs
Mes mots
Sont des orages
Dans un corps d'épave

En exil
Un chant
De liberté perce
Les murs
Du silence.
Et ta voix
un vol de colombes
qui Sort
de la brume cendrée
Au crépuscule
Les marins
Regardent
Les nuages
Et prient le vaste ciel
Lourd
De Chagrins
Et
Forgé
D'émois.
La ville est un champ d'étoiles
L'aurore est un feu d'absence
Le vent façonne la poussière des vagues
La mer est une onde venue de loin
Le rêve est une rumeur volée aux mots
L'orage a dompté les mots
L'exil est un corps effeuillé
La liberté est un chant d'oubli
La nuit est un horizon sans voile
Ton regard est un soleil transi
Ta voix est un silence dans la nuit
Le jour invente mes vers
Le soir les découd
Ta main est un esquif au vent
Avril est une chanson
Le crépuscule est un havre de sourire
Les mots sont des graines
Semées à la volée

L'absence scande mes heures
Et
Ma pensée germe
dans le feu de la mort.
Le chant du monde se fige
Dans la couleur du matin
L'horizon nu
Est perché dans le bleu
De ton regard
Entre les branches se profile
Un rayon jaune
Comme un songe
Le temps trace les heures
Du jour et de la nuit.